

colorchecker CLASSIC



+ x-rite

mm

[12] A

Mame de Biran
(Serard Vère)

Mai 1849

20.
21.

Ms 179



B

La Locke s'est arrêté à cette 1^{re} forme et comme à
ce 1^{er} degré de l'empirisme, qui se borne à rattacher
au dehors des premiers anneaux de la chaîne de
nos connaissances, mais qui conserve réell.^t en
rien dissimulant l'origine, presque tt ce que l'esprit
met du sien d ces connaissances. Il a donné raison
bien + encore qu'on ne le croit général.^t à la
célèbre restriction de Leibniz, qui corrige la maxime
sensualiste en admettant du moins, l'innéité de
l'entend.^t à lui-même. C'est p. cela que sa φ ,
à elle seule comme ensemble systématique justifie
cependant par le nombre de vérités de détail qu'elle
contient, par l'espèce d'équilibre qu'elle tend à
établir entre des principes contraires, la réputation
de sagesse qu'elle a volée à son auteur. Il resta
presque à mi-chemin entre 2 écoles absol.^t opposées,
n'ayant qu'un pas à faire, comme l'a remarqué
M. de Biran p. rendre à l'activité de l'esprit
tt la place de l'œuvre de la connaissance, et
p. corriger ^{ainsi} à la fois le excès du pur rationalisme
et du pur empirisme, mais aussi, p. n'avoir pas
fait ce pas décisif, tendant la main d'avance aux
 φ . qui allaient dégager tt les conséquences de cette
dernière doctrine, et préparant, il faut bien le
reconnaître, tt le développ.^t sensualiste ou sceptique
de la φ . du XVIII^e siècle.

Séard - Ven.

20 - 26

12



La philosophie de Maine de Biran.

(Thèse de M. Gérard)

M. de Biran Contre le l'aveu de ses anciens maîtres (les idéologues) p. les idées innées -

Œuv. inéd. I, 2^{de} 7 - Cousin IV. 178, III

83. II 192 " le principe ou le point de départ d'une sc-gge, s'il n'est pas un fait positif, ne peut être qu'une hypothèse abstraite ou un principe de convention. Il veut partir des faits.

p. 49

Com: le moi pourrait il apprendre à se connaître d'un fait dont il ne serait pas vraiment l'auteur, et qui révélerait une action autre que la sienne?

Il y a plus: il faut que de ce fait le sujet sentant le caractère réell. lui-même --- Mais alors de la fait unique et privilégié la ψ et la matière doivent nécessairement se toucher et se confondre.

C'est là ce qui fait l'originalité de la g. de M. de B., et sa force et sa gueur. Il a compris que "le p.d.v. d'un être qui se connaît lui-même ne doit pas être assimilé à celui de l'être connu extérieur." (Janet) - Différence avec Descartes qui s'occupe de la substance et non du moi personne -

63 - 67



2w

En fait de la nature particulière de M. de Biran
à la découverte de la q. d'habileté extrême vive
qui lui fait sentir le poing - Conçoit l'idée d'une
force absol. distincte de la sbe.

Ch II. Science des idées de M. de B.

§ I - 72-80.

Les pré-décèsseurs parlaient déjà de l'activité.
Destutt de Tracy (Cf. Traité sur l'habitude de
M. de B. p. 23 note) - Cf. Condillac Traité des
Sens, P. II, ch. IV. - De Tracy Traité d'Idéologie
VIII. - Cabanis ed. Seille. 515. « la conscience
du moi senti, du moi reconnu distinct des autres
existences ne peut s'acquiescer que par la Cont-
d'un effort voulu; en un mot le moi se lide
exclusiv. de la volonté; M. de B. dira les mêmes
choses, mais les mots auront un et autre sens.

L'idée d'activité se fice p. M de B. de la
fait de mots volontaires: et le Contraste entre ce
que on pourroit et ce que on ne pourroit pas.
porte M de B. à ~~l'ajuster~~ hors de notre être propre
to la paité passif, se concentre notre personna-
lité de l'activité libre et de l'effort qui en est le type.
Le sentiment de la causalité devient le seul
critère par on le moi distingue ce qui lui
appartient. ch II fin. 80 - 100

3N



1/2 or Ch III. Sentir des idées de M d B.

Démonstration de la thèse. I

I Raison de fait - "La conscience est inséparable d'un certain degré d'activité, et la clarté est en proportion de l'effort, tandis que la manifestation de la sub. tend à obscurcir, parfois même à absorber le sentiment du moi". Reine d'expérience - l'action folle - irrémédiable, être hors de soi.

II Le fait de sub. se localisent: l'effort n'est pas. Cousin II. 391 III 37 II 38 a M attribuer aux pieds, remarque très bien d'Alembert, le mot comme la section, pourquoi n'attribuons pas de même aux pieds la volonté de marcher. Le répond très simplement: C'est que la volonté est identique au moi, qui ne peut se voir comme objet au dehors, ou se mettre p. ad. en relief hors de lui-même.

II

II 392

Distinction absolue de la passivité et de l'activité de l'âme p. M. d B. #

Il y a de + p lui aperception directe du moi autrement que comme distinct du phénomène. "Il faut reconnaître le caractère d'une véritable dualité de la fait de cons. réduit à la + simple exp. d'un mode ggc. le sujet qui sent ou qui perçoit étant tj. distinct de la modification non par abstraction mais par le fait. Par suite

4v



5/ p qu la cause soit possible, il faut que les deux
de cette dualité existent, et que de lui même
le moi puisse se mettre en dehors de tt ce qui
bien qu'associe à son existence, lui demeure réel.
étranger.

Cours II 182 - 115

Impossibilité d'expliquer le 1^{er} fait de l'ont.
d la Statue de Condillac. Impossibilité à se
distinguer de la sttion qu'il subit, l'être passif
la devient, et reste aussi incapable de la connaître
que de se connaître lui même.

III

Et au contraire la force active et libre, de la
lutte et la résistance, de l'effort, se manifeste
à elle même. C'est le fait primitif de l'ont.

L'effort suppose 2 termes qui bien qu'absol.
différents et opposés ne peuvent cependant être
isolés sans cesser d'être ce qu'ils sont. - De
l'effort résulte donc nécessairement p le moi le
sentiment d'une dualité dont les termes, par un
privilege vraiment unique, apparaissent à la fois
comme distincts et inséparables, si bien qu'il est
égalem^t impossible de les concevoir autrement
que comme opposés l'un à l'autre, et de les
supposer un instant désunis. Rev. Ind. I, 216.

2^o. Dualité de la cause et de l'effet.

Rapport un médiet un mediat. Saut.

3^o. Il est impossible de concevoir une force

52



En agissante sous un terme d'application ou de
déploiement: le même être ne peut agir et
pâtir, réunir les 2 états contradictoires. M.D.B.
déclare expressément: que de l'effort voulu seul, il
n'y a pas un sentiment de rapport dont la force absolue
de l'âme serait le 1^{er} terme, tandis que l'action
ou le vouloir, même non exécuté et non suivi
d'effet, serait l'autre. H 376 Cousin - H
dirait avec Leibniz que us ne voulons pas
voulons, que us voulons agir. - L'effort n'est
donc pas l'effet de mon activité, il est cette
activité elle-même, manifestée par son exercice.

Entre l'énergie motrice considérée indépendamment
de l'effort, et l'effort lui-même il y a le rapport
non de cause à effet, mais de puissance à acte.

- L'existence de la force agissante n'est un
fait p. le moi qu'autant qu'elle s'exerce et elle
ne s'exerce qu'autant qu'elle peut s'appliquer à
un terme résistant ou inerte. (Cousin. méd. I 47)
Son véritable son unique effet est donc le mort
ou l'exact: la contraction musculaire dont
le mort est le résultat. et le mort, cette contraction
bien qu'il puissent seuls donner au sujet de
l'effort la cause de son action et de sa réalité,
qu'en sont pas moins aperçus comme extérieurs
à lui, et rejetés par lui sous même d'une
existence étrangère. - Je m'unis au mort que

62



Je n'y éproue pas l'effort (Cours II 80) puisque
je m'en sens capable, mais en même temps je m'en
sépère, puisque je sens qu'il se réalise hors de
moi d'un terme dont l'inertie a par sa résistance
provoqué mon effort, et que la vol. instinctive
qui m'avertit direct^t de la production, l'objec-
tive d'étendue de mes organes. C'est une
abstraction active durant l'expression de
m de S. qui reconnaît et affirme une séparation
réelle entre 2 natures manifestes L^t opposées au
regard de la Cause. entre 2 termes qui sont
réell^t hors l'un de l'autre. Et j'en ai pas
besoin, pour apercevoir cette séparation, de sorte
en qq sorte de moi-même je me considère
en dehors comme un objet étranger. C'est du
dedans, qui d'elle-même, elle s'offre et s'impose
à moi.

La Cause est donc inhérente à l'exercice
de la lib. activité. Je ne puis faire effort sans
Connaitre que j'exerce et réciproq^t. Cette force
qui commence l'action et la met sous y états
contraints par aucune autre cause qu'elle-même
Cours IV, 244 C'est précisé^t le témoin intérieur qui
manquait aux actions de l'être passif. C'est
à moi qui ne peut résulter de la combinaison
des modifications sub. mais qui se reconnaît et
s'atteste à lui-même sa propre réalité en se
séparant d'elle, par la Connaitre et la juger.

7v



28

IV

Il faut maintenant prouver (après avoir montré
activité et conscience et passivité inconsciente)
que les éléments actifs et les passifs - même
en fait, peuvent être conçus d'un seul côté
que le sent^t du moi attaché aux l^{es} peut subsister
en l'absence de l'émotion, de l'émotion
sensible, comme, recept. les affectations ou intuitions
passives peuvent se suivre, s'entraîner de leur
cours changeant et capricieux, sans être accom-
pagnés d'aucun degré de conscience. Sont Capital.
Kur-med. I, 203 -

1^o Cela peut se concevoir, puisqu'il est évident
qu'il est l'autot + l'autot - ^{lui-même} de notre conscience. «

2^o En fait n'a été pas pu en être ainsi non
seulement d'un p d vue purement abstraite mais de
certains modes réels et positifs de notre existence
(Kur-Med. I, 145)

Expérience idéale : « L'carton, en effet les
causes d'impressions étrangères : que les yeux soient
ouverts et la lumière, l'objet tendu et la lumière de
la nature, l'air et les fluides ambiants en
repos, les instruments de la vie organique en
un parfait équilibre, que le corps reste immobile
mais que tous les muscles soient contractés par

82



9^e un effort voulu, à degré d'effort nécessaire.
p^r que chaque être soit apte à recevoir les impres-
sions, alors même qu'il ne soit excité par aucun
stimulant, mais seul^t activé par la force vivante
de vouloir et d'intention. Cet effort, de p^r ou le
sent^t intime qui s'y rattache, conduira à lui
seul l'individualité personnelle du moi.

II La ssb. peut être total^t inconsciente.

Difficile à prouver. Seuls p^r de Leibniz.
Buffon et l'instinct accordant aux animaux
seulement sans cause. (Cours II l'hy III 263)

Recherche personnelles très délicates. la
demi-sommeil. la rêverie (Discussion avec R.
Collard, à la fin du volume) - Influence exercée
sur notre humeur par ces faits ssb. inconscients.

Cours II 162 III 232. IV 108 - Fred. III 6

On trouve la l'animal moyen
term^e ignoré par Descartes entre l'homme et la
machine.

Chapitre IV.

Suivre des idées de M. J. B. (Suite)

Conclusion de ce qui précède: il y a en nous ^I 2 ordres
de faits complets, chacun en son genre" Ind. III, 350
deux vis distinctes, opposés par leurs caractères:
animal et moi.

9v



10
de l'antithèse de l'activité et passivité, de liberté
et fatalité, de l'subjectif qui résulte de la présence
ou absence, du sentiment de la causalité, de l'anthro-
pisme du moral et du physique, et se substitue à
l'opposition de l'âme et de corps. "Le moral selon us,
réside à l'inter d la partie active et libre de l'hom-
me et à qui est passif en lui et à qui tient immédiatement
à l'organisme, et le qui s'y rapporte comme à son
siège local ou veut de se force aveugle, fatal, néces-
saire, appartient au physique de l'hom.". M. d. B.
Méd. III 281 et l'opposition de l'âme et du
corps se repose par sur le fait, et est par l'objet
d'une vue directe et primitive de la Cause. Cousin
III 297. En effet us avons vu le moi et le non-
moi inséparable et distinct de l'effort.

L'âme et le corps sont donc "2 éléments métaphysiques"
au lieu d'être 2 éléments psychologiques tirés de
l'observation directe de la même - Cousin III 297
leur distinction est objective comme pr. le spectateur
étranger à qui il serait donné d'apercevoir en même
temps, d'une vue absolue, les 2 parties de notre
être. Us peuvent être amenés à se concevoir comme
les conditions et les raisons du fait de Cause. us ne
peuvent en aucune manière se concevoir comme les
éléments de ce fait. Dur. Méd. III 281.

Au contraire la distinction du physique et
du moral est faite du dedans et prise sur le fait

105



"La la sujet se sépare naturellement." De ce qui est
extérieurs ou même le + près de nous, en y étant uni de
la manière la + intime, sans pourtant être us.
Inéd. III, 346. — Sans sortir de us mêmes, un pouvoir
distinguer et circonscrire les 2 domaines opposés de
la nécessité et de la liberté, faire la part du moi
et de la nature, de l'homme et de l'animal, Courm.
IV. 17.

II

Donc il y a en us « 2 forces vivantes qui ne pourront
jamais être ramenées à une seule, sans fausser
le vrai princ. de la sc. de l'hom, sans donner un démenti
formel à la nature. Inéd. I, 134. — Cependant elle
sont unies & le mode actuel de notre existence. id.
II, 4. "Se confondent & une vie composée qui ne
ressemble ni à l'une ni à l'autre des composantes"
III 350

Différence — La vie II est un flot perpétuel: mille
combinaisons se succèdent. la vie de moi se concentre
en un acte unique, en un mode actif et fondamentalement
uniformément continu. II, 43 inéd. — I, 288.
L'effort introductif de la vie mixte de l'hom, avec
la clarté de la cause. L'unité, la fixité, l'identité
que lui sont propres: il donne comme un fond solide
et durable à cette surface agitée et incertaine de
la ^{vie} ~~passive~~ animale. — Le mode passif ont l'étendue
p-forme: qu'il soit ty rattaché à un espace, soit
de notre corps, soit en dehors de lui, ils peuvent

11v



12
ou de ses figures, représentées aux sens. L'effort
se contraindre à n'a aucun rapport à l'étendue ou
l'espace et au lieu". Cousin II 192. heu-
par un peu de l'opposition du phén. et de l'êtré?
Cf. Vacherot. La Métaph. et la sc. II p. 18. 19
Mais bien faire attention que p. M D B. le moi
n'est pas saisi comme substance.

III

Ainsi M D B. a réalisé son programme: tracer
la vérité médiam entre le métaph. a priori
et les purs empiristes. La lui s'ouvrent la
métaph. et la sc.

Il a trouvé le fait demandé, d'ordre supérieur,
qui ne fait toucher un être véritable, d'une
expérience immédiate.

Mais la force n'est pas un mouvement. Le lui batte,
que de l'acte qu'elle réalise, par conség. de son
rapport avec le tout qu'elle imprime à l'organisme.
Le lui saisit par sa virtualité, indépendamment
des effets qu'elle est capable de produire. Avec
l'action cette nécessité la cause. Ined. II 333.
Elle existe sans doute, alors même qu'elle n'agit.
Point, obj. de Cousin. p. etc. p. une intelligence
supérieure que la considération de dehors; mais
elle n'existe pas p. elle-même. "Aucune lumière
directe ou réfléchie ne peut m'éclairer sur ce

12v



se qu'il est peut-être comme être en soi. Dred.
III 407. Cela impliquerait que la connaissance
est impossible de la cause. Substituée cependant tu ton
absence. Il est donc possible que la cause ne me
soit pas connue. Et mon âme qui la science
de cette chose de moi ne soit pas adéquante à la
de. objective de l'âme. Cousin IV. 228. 229. Mais
il y a par coïncidence, d'un savoir y avoir
opposition. à se ne peut être, de l'absolu et aux yeux
de Dieu le contraire de ce que je suis p. moi-même
la cause. donne un intermédiaire entre connaissance
absolue du mouvement et connaît. Et relative du phé.
C'est un mouvement phénoménal.

IV

Explication de l'origine des idées dits innées
d'après med. T. et III. Ces idées sont les attributs
du moi, avec lesquels il intellectualise les choses.

Chapitre V.

Critique du sensualisme -

I

1^o Impossibilité de la cause. de cette théorie.
Veut faire le moi avec les éléments passifs de la
vie animale. La doctrine de Condillac exclut le fait
de cause. Dred. I, 186. Or elle fait la psychol.
de l'animal au lieu de celle de l'homme. ou elle admet
la cause. Contre elle-même principes et inexplicable.



13v

14 et retombe de l'inimitié qu'elle veut exclure.

Locke en reconnaissant le source de nos idées
st. et reflexion, aurait pu échapper au dilemme: mais
il n'a pas su rattacher la vol. à l'entend. D'où la
théorie la reflexion n'a point de base. Tred: I, 57.
lui aussi a considéré la cause. Comme unie -
Cousin III 179

Coudillac a supprimé la réflexion inutile de
Locke et bien montré que la statue n'a pas
cause de ses st. qu'elle devient. Coudillac a supérieu-
remt vu que la 1^{re} st. avec laquelle l'âme même
s'identifie ne saurait renfermer le moi. Cousin III
186 187. Cou: alors en a-t-il fait le principe de
la vie intellectuelle? C'est qu'il ne s'est pas
complet - Soustrait à l'illusion naturelle qui a
fait croire à tout de philosophes qu'il suffit que
le sup. sentant ou pensant existe p. qu'il ait la
cause de son existence "au lieu de se bien
mettre à la place (de statue) ou de s'abaisser
jusqu'à elle par l'affection simple à laquelle il
la réduit, il tend bien plutôt à l'élever à la
sienne par la cause et le sentiment indr. i. dual
qu'il lui accorde ty. tacitement, ne pouvant
jamais lui-même s'en concevoir. de position
mauss. incrit- de la décomposition de la pensée.

En tt cas chez lui la cause n'a pas de fondement.
Impossible de trouver de la succession ou

145



Collection des est. Ce qui n'appartient à aucune
deselles pris isolément. On verra - On verra
la différence qu'en passant de l'odeur de rose
à celle d'œillet; la statue doit distinguer en
elle même q chose de variable, et q chose de constant
et que du variable elle fait les modifications
et du constant son moi. On prendre est éternel.
Constant. Si c'est un sent. constant on qui reste q
le même, il est impossible de confondre ce sent.
fondamental et permanent avec les est. adventives
et variables, et il faut chercher à quoi il répond
en us, sur quelle apereception interne il repose.

Conséquences de l'erreur de Condillac.

1^o difficulté de distinguer l'homme de l'animal:
Si les deux sont égal. nuy avant la est.
(Cf. Spencer) - à moins d'expliquer par dessein
d'organisation, et de ne voir partout que matière
diversément organisée.

2^o La phlog. de Condillac devient une logique,
et sous cette une combinaison stérile de notions
et de définitions arbitraires à la velle étude des
faits. Il faut que Condillac mette artificiellement
de la est. et ce qu'il veut en faire sortir plus
tard. - Ce ne sont pas des faits que C. éludr
mais "des éléments conventionnels" et de la création
qu'il dispose et combine selon les besoins de
son système. Inéd. I 187 seq. - Cela s'explique:
il a retiré de l'anne II la qui en faisait la
vie, activité, force, etc - il ne reste que des

15v



16
se fait, n'est mort, de nous flétri, auxquels
il impose une classification de logique. 160.

La doctrine de Condillac ne repose sur aucun
principe de fait, c'est une simple hypothèse abstraite
..... Comme les alchimistes croyant ou voulant
persuader aux autres qu'ils avaient transformé
les métaux inférieurs en or pur, pendant que le
métal précieux était déjà contenu en nature au
fond du creuset avant le gr. œuvre de même
Condillac ne trouve la pensée de la substance qui
se transforme, qu'autant qu'il a déjà mêlé
à la substance. Son point de départ est éternel
intellectuel qui reste fixé au fond du creuset de
l'analyse. Ined. T, 19.

La Cause de ^{II} ces erreurs, c'est l'oubli de
la activité totale, de la causalité totale que
manifeste l'effort.

Il faut suivre la méthode expérimentale, il
est vrai. mais l'exp. interne a un privilège
qui transforme les conditions essentielles de la science.
Au point de vue du dehors l'homme a raison -
point de cause - point de substance (commune)
des faits, des ressemblances etc.

Au contraire p. le psychologue la cause
est immédiate. Saisie et devient le type et
le modèle de la connaissance. Différence de cette
cause avec la cause physique, antécédent simple.

16^{re}



17
r.

Chapitre VI.

Critique des philosophies a priori -

I

M. d. B. se rapproche + de ceux la que des scolastiques.
Cependant il en diffère par la méthode et la Erk.
Il accepte par les idées innées : Considère la pr.
Générale Supérieure de Descartes ou de Leibniz comme
de définitions abstraits et hypothétiques Dred. III 434
non vérités premières mais la plus vérité dérivée
qu'il faut confirmer en montrant quelle pop. ou
inductions en contiennent le germe. Le p. d. départ de
la q. ne saurait être une notion mais un fait
primitif qui se constate par lui même, et se se
prouve par ou ne s'explique pas par un autre, mais
qui soit, tel au contraire, que rien ne puisse être expliqué
Conçu ou entendu que par lui. Cousin III 83 IV 349.

Or Desc. et son école part bien de la Consc. - mais
ne se demande pas Com. se forme la Consc. elle
même ni à quelle Condition expériem. elle est possible.
Suppose que l'âme se connaît nécessairement par cela
seul qu'elle existe, ce qui implique qu'aucune exp.
part. n'étant nécessaire p. lui donner cette connaissance.
elle se connaît donc de tte exp. cad. d. l'abstr. Il
ne fait pas la différence du p. d. v. intérieur et du
p. d. v. ext. si chère à M. d. B. Cousin II 877
(moi et ami).
Ce n'est pas que M. d. B. considère la notion d'âme.

17v



15 Comme une notion chimérique et sans rapport avec la réalité: au contraire, l'ception nécessaire à laquelle l'esprit arrive fatal^l. Com^t a lieu le passage de la Connaiss^{se}. directe du moi d le fait de l'existence à la croyance en la réalité absolue de l'âme: c'est de là et le problème capital de la métaph^{se}. M. D. B. a essayé une solution de l'Essai sur les rapports des sc. naturelles avec la philosophie. (à la fin du volume). Il maintient que la croyance à son authenticité nécessaire de la sc. et que p^r. concevoir l'âme d l'absolu, il faut avoir commencé par saisir le moi d l'acte unique qui en fait la Connaiss^{se}.

Le moi et la Connaiss^{se} que d son rapport au terme inerte, à l'organisme. Partir comme les Cartésiens de la Connaiss^{se}. du sujet pendant considéré en dehors de toute relation avec le corps. C'est donc passer du relatif à l'absolu, du réel à l'abstrait, de l'actuel au virtuel.

S'aurait négligé de remonter au p^r. expérimental de la Connaiss^{se}. de us mêmes et p^r. avoir cherché le p^r. d départ de la sc. d des notions dérivées, isolées du fait réel qui en fait toute la valeur, les Cartésiens se sont trouvés sans défense contre les attaques du scepticisme. On a pu les accuser de s'être en abstraction. Impuissants à justifier leurs assertions par les faits, et n'ont rien à répondre à qui leur oppose leurs définitions et les traits d'hypothèses.



18v

même critique en détail

A. Descartes.

Justin rendu à Desc. père de la sc. moderne.
Inéd. I, 156. - "Est parti de la pensée. Mais et lui
a manqué de lier la pensée à l'action. Comme
l'action à la pensée" - "D'énoncé même d'un
pr qui ne doit comprendre que le sujet le fait de
son existence intérieure, identique à la pensée, il
s'est laissé entraîner d'un mode objectif et abstrait
d'où le moi n'est pas." Cousin III 169

Le pense donc je suis une substance pensante.
Je suis. orig. pensant. orig. mais cont. la cause.
de cause - telle que je suis une substance?" Il faudrait
p. cela que la pensée fut sentie ou exercée comme
le mode fondamental ou l'attribut immanent de
la subst. de manière qu'il y ait de la cause. une
véritable dualité ou un rapport à 2 termes distincts
dont l'un serait la subst. et l'autre le mode ou
l'attribut. Inéd. I, 152. - III 436, 439. De
ven de tel de la cause. Cette connaissance serait
même impossible et contradictoire, car la
subst. conçue en elle-même comme séparée de ses
modes, est un absolu et l'absolu ne peut être
sentie ni pensée sans devenir relatif.

De + inconvénients particuliers à la notion
de subst. et à son origine. Non seul.^t elle l'a
par son type de la cause. mais elle veut dire

190



20 Vent du dehors. Cousin III, 17. 19 IV 330. Pour
ce d'être dérivé du Sentiment du moi, il semble
qu'elle ne soit conçue que par opposition à lui.
Sans indubitable, passive, modifiable par
autre chose, non par soi. ainsi tout conçu le
Cartésien jusqu'à Leibniz. Cette notion porte
l'empreinte du malin: a représenté d'abord p.
notre esprit le permanent sous la variété de modes
des obj.^s sensibles. Aussi le mélange fatal de g.
cette obscure d'étendue qui la rattache à sa
première origine et tend à confondre la substance
avec la matière. Cousin III, 6. 7 14, 16, 173. IV
230. Ined. I, 153. Cf. Spencer. Principes of
Psychology 2^e éd. p. 162. Quand on s'en rapproche
Conserve tj. Caract. objectif. Cousin IV. 91. 330
Loin de pouvoir servir de lien entre le moi de
Cousin et l'absolu de l'être pensant, la notion de
subst. sépare les 2 termes comme par un abîme que
l'esprit humain ne saurait franchir.

Donc faire du sujet pensant une substance
pensante, affirmer de la subst. la pensée et la Cons.
C'est rapprocher des termes contradictoires et
qui s'excluent. Cousin III 1, 173. "Cette chose
(la subst) et lui, le véritable je, s'opposent, se
fuient, et demeurent tj à distance sans pouvoir
jamais s'identifier ni se pénétrer.

De + en voulant savoir autre chose que la que
on pourrais atteindre direct^t d'elle seulement même
de notre réalité, on ouvre la porte au doute

20v



71 Sur la valeur de cette connaissance intime, au-
delà de laquelle il n'y a véritablement rien à
demander. Cousin II 17. Ined. I, 188. En voulant
concevoir le dedans, sous la forme qui se conçoit
qu'au dehors, on compromet la véritable idée
du moi. Cousin III 10. On croit pénétrer l'avant
de la connaissance de notre être, et l'on ne fait
qu'affaiblir d le sujet pendant le sentiment des
Caractères essentiels qui le séparent de la réalité ext.

La note prépondérante attribuée par Desc. à la
notion de Subst. en amenant l'assimilation de la
réalité int. et de la réalité ext. a préparé le
panthéisme de Spinoza - le système de l'unité
absorbée. Cousin IV 19, 214, III, 44 "L'application
de la loi de Subst. à la logique exclut précisément
la propre idée d'un sujet logique, identifié ainsi la
sc. de us mêmes avec la sc. de la nature, et transporte,
la première d la 2^e."

En effet quoi que vaille Desc. la pensée et
l'attribut étendue sont conçus, comme les attributs
de substance et de l'ont à Subst. tendent à se
réjoindre en une - Dès lors panthéisme, et presque
le panthéisme matérialiste.

Enfin c'est encore à l'emploi de la notion de
Subst. qu'on est due cette absence presque complète du
sentiment de l'activité et de la vie, qui pousse, dès

21v



92 / L'abord de la Cognition par une exclusion mécanique
de Desc. Non sent. la substance est passive, et
ne rend pas compte de ses propres chang^s mais -
(Sousin III 178. 117) elle rend impossible la
distinction du réel et de l'effectif qui seule
peut expliquer les alternatives de cause et d'incuse -
etc. La force seule le veut. Le mode de subst. est
le mode de la nécessité et de l'immobilité. De
la la nécessité de l'intervention divine.

III

Leibniz a vu beaucoup de ces difficultés. Part de la
force. Comme M. d. B. Souriant accord moude qu'on
ne le croit général. Méthode opposée: et force ou
Causa, par le même sens bei beiden.

1^{re} L'objection générale « on ne peut partir du fait
primitif de Cause » tombe + encore sur Leibniz
que sur Descartes. L'esprit universel, Med. I, 169
il a conçu la métaph. Comme la de première à laquelle
tous les Le- doivent demander leur unité et leur principe.
et il a été amené à elle par le mot naturel de sa
pensée, aussi bien en partant de la mécanique ou de
la physique, qu'en partant de la Glogie. Med III 166
Sans doute C'est de la Cause. qu'il a pris originalement
l'idée de force: mais il n'est pas remonté jusqu'à
son modèle intérieur: il l'a prise telle qu'elle
existe de l'esprit, après avoir subi un long travail
de généralisation et de transformation qui a fait

22v



23
2 passer la donne primitive de la Cause. à
l'état de notion abstraite. C'a été p. lui un
principe, une sorte d'hypothèse générale donnant la clef
de tous les problèmes. Il a cru saisir en elle l'essence
même de l'être réel, ce fond commun qui se retrouve
partout, et qui, variable en degrés, constitue l'ensemble
des existences, explique leurs rapports et leurs lois.
De là cette tendance à se placer au p. d-vue de D.
et comme au centre de l'entend. divin. Cousin IV
309 323. repart l'univers avec la créature. Cousin
III 127. Leibniz est, par excellence, le philosophe
de l'absolu - Cousin IV 357

De ces conditions l'idée de force s'éloignera
de son origine psychologique.

1°. L'en faire l'élément commun, le pr. de l'être réel
à la chose inorganique, organisée et l'homme il fallait
la dégager de ce qui ne peut lui convenir qu'en des mesures.
Aussi Leibniz l'écarte de la Cause - dans laquelle
pourtant on ne pourrait la concevoir. De la persona-
lité inséparable de la cause et ne reste que cette
individualité obscure, cette vague unité qui s'impose
à l'écption de la force, et demeure comme la marque
ineffaçable de son origine. Elle cesse d'être un sujet
qui se définit: elle devient un objet que l'on considère
du dehors. Leibniz a disubjectivé la force - Cousin IV
397. Soient de passivité - cad point d'acha d'être

23v



24
12 les uns sur les autres. (Harmonie préalable).
Que devient le Subm. de l'effort, source unique
de cette idée de Cause et d'activité. C'est l'illusion
d'une Causalité fictive - Nec enim, au nom de
pr. a priori le fait sans lequel il n'y a suivant
M D B ni Cause ni Connaissance possible. C'est
hier, p. ad. l'humanité et détruire le sujet qu'on
veut connaître ou expliquer. Cours. IV 324. 351.
On voit ici tt le désaccord des 2 p. sur le
point Capital de la Causalité. Il entre de
la véritable expérience p. M D B, expérience qui
disparaît chez Leibniz : - en même temps la
liberté di. paraît aussi.

La doctrine de Leibniz est aussi comme
partagée entre les données de la Cause - source de
l'idée de pr. et les tendances logiques et objectives
d'une méthode a priori, celle-ci en contradiction
avec ces données.

De là, ayant pénétré la véritable nature du moi,
et en ayant préparé par la théorie des perceptions
tous les éléments de l'analyse réelle des faits intérieurs,
Leibniz n'a pas pensé à poser ce problème de la
Cause dont il avait p. ad. la solution à la main.
Il a bien fait de s'apercevoir le caract. propre de
la monade pensante, mais il n'a pas cherché la
condition deep. intérieure auxquelles cette
aperception se trouve attachée.



24v

25^e et n'y a point d'aperception interne et séparée
du moi^e dit M. d B. Leibniz a beau déclarer que
la monade pensante se connaît elle même: les
conditions nécessaires à cette Connaiss. ne se trouvent
pas réalisées d la doctrine. Un être formé sur
le modèle de cette monade, serait veill^l aux yeux
de M. d B. incapable de s'élever de lui-même à
la consc.

IV

Critique de Kant: et a fait insuffisante.

Chapitre VII.

Résultats de la philosophie de M. d B.

Électisme original entre les ^{ré}alistes et les aprior.
qu'il critique ts deux de son propre point de vue.

On était arrêté à un antagonisme de la
métaph. et de la science: il fallait choisir.

M. d B. voulait rejeter tt a priori et conserver
cependant la vérité dont cet a priori paraissait
jusque là l'unique sauvegarde, ~~de~~ faire de l'exp
le seul instrument de la sc., et sortir cependant du
cercle étroit des purs phénomènes. S. cela il fallait
en dem^t entendre l'exp. autrement que les ^{ré}alistes
et d une certaine mesure la réalité métaph.
autrement que les Cartésiens.

Ci moyen terme a fait la connaissance du moi
par lui-même et l'effort

27v



20
Théorie du langage de M. D. B.

Sur les signes intelligibles, point de réflexion propre-
dite, point d'idées ou de notions distincts de nos
actes intellectuels ou de leurs résultats., Ibid. II
242. Ceci semble l'expression fidèle de la
doctrine régnante au XVIII^e siècle & l'école que
M. D. B. combat. Mais différences profondes sous
ressemblance des formules. Ce que les scolastiques attribuaient
à la valeur représentative du signe, M. D. B.
le rapporte unigt. à son caractère de disponibi-
lité, à son rapport avec la volonté. Au lieu d'as-
igner au langage, p. ex. c'est elle vertu merveil-
leuse p. susciter & l'esprit des idées sans point
de l'exp. intérieure, il remonte jusqu'au pr-
miers de l'influence incontestable des signes, et
le trouve de leur caractère d'instruments spéciaux
et immédiats du vouloir.

M. de Tracy expliquait la faculté du
langage chez l'homme par la faculté d'abstraire,
d'isoler une idée particulière, de séparer un sujet de
son attribut. M. D. B. montre là un cercle vicieux.
on pourrait aussi bien expliquer la faculté
d'abstraire par le langage que le langage par
la faculté d'abstraire. Il faut remonter au
principe de l'abstraction elle-même Or. p. que
l'esprit puisse abstraire, de l'enlever les uns des
autres les impressions multiples et simultanées

26v



27 la première condition. C'est qu'il se distingue
de celle, se pose en face d'elle p. le juge: us.
vraie ramené à la cause et à l'effort.

Une abstraction a son type et son origine d cette
abstraction active du moi, qui se met en dehors des
impressions et de phénomènes, et en jugeant de leur
rapport à lui.

D'autre part la valeur représentative du signe
ne lui vient pas de la nature même; ou du moins
la nature ne fait que la préparer par les
associations qu'elle établit entre les objets. L'ani-
mal qui fait un geste menaçant - le cri du
nouveau né) Il y a loin de là à l'interpréta-
tion intelligente du signe et surtout à son emploi.
C'est seulement le jour où l'enfant répète volontaire-
ment ce cri, et en fait un moyen d'appel et de
réclame, qui le résultat des actions réflexes,
primaires et instinctives. Cette institution
suppose - que l'enfant s'est rendu compte de
l'effet du cri sur les personnes qui l'entendent.
Plus qu'il s'est senti maître de le produire et qu'il
en a fait ainsi volontairement. L'expression de son désir
et le moyen de le satisfaire. La libre activité par
laquelle le moi se construit aux influences du
dehors et prend possession de lui-même, et
donc aussi le prime. Qui communique aux sons
du langage leur vertu expressive. Par elle le
signe est institué: et par elle il reçoit sa forme

27v



28^e Le même acte qui le crée signe le crée sujet
ou attribut ou enferme en lui le germe de l'un ou
de l'autre.

Loin de créer en lui la pensée le langage
atteste donc la réalité d'un pr. indépendant
d'activité consciente; il met en relief la vraie nature
de l'esprit; il est comme une constante affirmation
de la prééminence de l'être pensant sur l'être
vivant. Il réagit après cela sur la cause, lui
donne des ailes à la pensée en lui offrant des
symboles multiples qui étoient - C'est parce qu'il
est comme pénétré lui-même de l'activité dont
il est l'œuvre; il ne rend au mot que ce qu'il en a
reçu.

La langue articulée ne communique un caractère
réflecti à tous les modes ou idées auxquels elle s'associe
que parce qu'elle a elle-même un tel caractère. Elle
ne rendent l'exercice de nos facultés diverses dispo-
nible que parce qu'elle est elle-même à la disposi-
tion de la volonté que la voix sans avoir besoin
d'auxiliaires étrangers, elle ne donne l'ordre
succèsif de la pensée à ce qui est simultané
de la volonté que parce qu'elle est de la nature
de la voix et de l'ouïe de procéder par succession.
Enfin elle ne communique une forme stable aux
notions abstraites et aux produits intellectuels
que parce qu'elle est elle-même, des produits
acte de vouloir sensibles Ined. II, 234

p. 423-427 Gerard.
Partie II, Chap. IV. Sect. IV.

28v



Un mot visum la p. de M D B. C'est la p. de la
personnalité. S. les predecesseurs, la cause -
est que l'instrument naturel de la connaissance
interieure: ils en admettaient la validité sans
chercher à se l'expliquer - et sans se demander si
le dieu qui se faisaient de notre être s'accordait
avec la condition qu'elle suppose. Ramené en
lui même par une sorte d'étonnement involontaire
au fait de sa propre existence, pressé du besoin de
trouver un point fixe au milieu du constant
écoulement des phénomènes M. D B. s'enfonça d'un

Degré de + à l'étude de ce même: il analyse
la cause, il en scrute le contenu, il en détermine les
conditions, en saisit le rapport avec l'activité
libre.

- L'être qui dépasse le phénomène et la liberté qui
en rompt le déterminisme ce qui crée en us la
personne, est aussi p. M D B à la racine de
la cause et de la pensée - différence de l'être connu
du dedans et de l'être connu du dehors - De là
il transforme les p. antérieures. D'une part la
logique et la métaphysique se fondent - l'être ne se
détache + de la profondeur mystérieuse, accessi-
ble à la seule croyance ou au raisonnement - l'observa-
tion n'est + réduite aux apparences fugitives -
... l'esprit n'est + une incertaine la cause.

29^v



3^e n'a point que par le privilège qu'il possède
en sa qualité de sujet de la saisie direct^e de
la production de ses actes. On peut être confondu
avec la collection des faits internes, alors on
vies : car c'est de lui que ces faits recouvrent le
lien synth. qui en fait l'unité, c'est par lui
qu'ils sont comme détachés de leurs causes ou
de leurs objets et ramenés du dehors au dedans.

D'autre part la liberté est inattaquable.

L'effort fonde aussi l'existence du monde extér.
Enfin la vol. fait aussi le langage.

(Critique) -

En somme position moyenne entre métaph.
dualiste et empirisme naturaliste.

A la 1^{re} il découvre d'la cause. la source vive
de l'êtres les concepts dans lesquelles elle cherche à
embrasser d' l'homme et le monde, le type réel de
l'être de la cause de la substance et avec
entraîne de la logique qui pousse la métaph. vers
la conception de l'unité panthéistique des choses,
et oppose le sentiment de notre personnalité et
de la liberté qui oblige le philosophe à remplacer
le concept de l'harmonie et de la subordination
des causes, la fausse notion de l'immanence.

Quant au second il le combat avec d'autant
+ d'avantage, qu'il se place comme lui sur le
terrain des faits, repoussant toute abstraction, toute

30 N



2^e hypothèse. C'est-à-dire la substitution de la p. d. v. interne
à la p. d. v. externe : Son réalisme spiritualiste
aperçoit cette face interne de la réalité, le
vivant dynamisme, sans lequel il n'y aurait ni
connaissance possible ni explication satisfaisante
du mécanisme et extérieur des phénomènes.

p. 519. 519.

Table des matières de la 2^e partie (Exposition
systématique et Critique de la p. d. v.
de Duran & de ses parties) que je n'ai pas
analysé.

Ch. L'Inconscience et le fait primitif.

II L'Effort et la Causalité

III La Liberté

IV L'Être

V L'Être (suite)

VI Problème de la Spiritualité.

Conclusion.

À la fin du volume. 100 pages de fragments
I Discussion avec M. Royer Collard sur
la réalité d'un état part. affectif. 24 mai
1813. (que la Soc. seule ne peut donner naissance
à la cause). VII - XXIV.

II Essai sur les rapports de sciences naturelles
avec la psychologie (entre 1812 et 1820)



31v

92 1^{re} figm^t Distinction essentielle à observer
entre le système de nos croyances et celui
de nos connaissances - XXV ~~XXVI~~ XL2

2^e figm. Cont^t les discussions métaph. viennent
à la confusion de pr. de la croyance et de
la connaissance - XLIII - 4XXV.

3^e figm. Passage du sent^t du moi à la
notion de réalité absolue. 4XXVII - XC

4^e figm. même sujet XC - C.

Sujet général, Essai d'une théorie de
la raison conciliable avec la philosophie de
M. D. B. (Reproche ordinaire à M. D. B: il
n'a pas expliqué la raison).



32v

Si en partant de ce fait et l'analysant de ses
 éléments on peut montrer comment tte la notion
 en dérivant médiat.^t ou immédiate.^t on aura prouvé
 que celle-ci ne soit pas innée, quoiqu'en remontant
 au delà de tt fait, de tte existence sentie ou aperçue
 on trouve par la raison que la notion dont il s'agit
 soit des résultats nécessaires de la nature de l'esprit
 humain, qui induit, d'après des lois premières et
 vraiment innées, la causalité étrangère du sentiment
 de sa propre activité, l'existence absolue, universelle
 de l'aperception de son existence individuelle.

fragm. XXVIII

Essai sur les rapports des sc. nat. avec la psychol.
 1^{re} fragm.



23w

342



34w